

NAPOLÉON LA NUIT DE WATERLOO



L'excellente gravure que nous reproduisons et qui a eu le prix à l'exposition du Salon de 84, est due au burin de M. Ad. Gusman si avantageusement connu du public artistique. La gravure est d'après le tableau de Charlet, mais la difficulté à vaincre était ici particulièrement grande, car la toile du peintre est restée en plusieurs parties à l'état d'esquisse. Pour que nos lecteurs puissent mieux juger de cette œuvre magistrale, nous nous reporterons un instant à la scène historique qu'a voulu représenter l'artiste.

C'était vers le commencement de l'été 1815, Napoléon qui avait déjà vu son étoile pâlir sur la Bérésina, où les éléments l'avaient vaincu, avait dû abbiquer après la plus belle de ses campagnes; l'immortelle campagne de France pendant laquelle il avait remporté en un mois douze victoires; il avait dit «vaincre, mourir ou abdiquer», il avait vaincu, il pouvait abdiquer; car pour lui tout perdre hors l'honneur n'était pas assez, il lui fallait aussi ne pas perdre la gloire qui en est le superflu. Après son abdication, on avait donné pour asile à l'ancien maître du monde l'ilot d'Elbe, où il avait connu les peines de l'exil.

Mais il venait de revenir avec le printemps et les violettes et avec lui était revenu l'espérance. En 20 jours «la victoire avait marché au pas de charge, l'aigle avec les couleurs nationales avait volé de clocher en clocher jusqu'à Notre Dame.»

Cette révolution inouïe qui ne sortait par d'un complot, mais d'une conspiration universelle basée sur l'amour de tout cour français pour son empereur lui avait fait tout oublier; plus sûr que jamais de l'amour de son peuple, Napoléon lui accorde par l'Acte additionnel les libertés politiques et sans prendre d'autre repos, se prépare à lutter non plus pour conquérir le monde, mais pour défendre le sol de la patrie de nouveau menacé.

Napoléon eut, pendant toute sa vie, au cœur deux grandes passions: l'amour de la France et la haine de l'Angleterre l'ennemi traditionnel. L'or anglais l'avait déjà vaincu en soudoyant contre lui toute l'Europe, il allait enfin lui être donné de lutter corps à corps avec «le plus puissant, le plus constant, sinon le plus généreux de ses ennemis», qui se trouvait déjà en Belgique. Napoléon accourt,

il livre le combat de Ligny; ce n'est le prélude de la grande action—l'heure solennelle est arrivée :

Καὶ εἰς μίαν μόνην ὥραν
τὴν γῆν παίξας τὴν γῆν χάσας
εἰς τοῦ Βατερλώ τὴν χώραν.

Heure qui dura toute une journée, journée terrible, «journée de géants!» Malgré la résistance inébranlable du Duc de fer le désordre s'est déjà mis deux fois dans les rangs de l'armée Anglaise, les fuyards portent jusqu'à Bruxelles le fruit de la défaite de Wellington! Pour ranger ce désordre en déroute, Napoléon allait lancer la garde. Soudain le canon gronde derrière les lignes françaises! «Est-ce Gronchy» demandent les soldats? «Ce ne peut être que lui» répond Napoléon. Non, hélas, Gronchy avait trahi! Napoléon désespéré, tire son épée pour s'élancer au milieu des ennemis, il veut périr avec sa fortune; ses généraux l'entourent et l'entraînent sur la route de Gemappe.

Il était plus de 9 heures, la nuit était descendue sur ce terrible champ de carnage et on lutait encore. La bataille avait commencé vers onze heures. La campagne avait duré en tout 4 jours. La dernière armée de la France était détruite. La retraite désastreuse commençait. Notre gravure représente Napoléon I au moment de cette retraite: il est à cheval, dans sa légendaire tenue de campagne, la nuit est sans étoiles, elle porte le deuil du grand homme et de la grande nation; l'empereur vaincu est seul; ses généraux sentent qu'ils sont impuissants à le consoler aussi bien qu'à le conseiller—le sol descend comme la fortune du héros dont le coursier triste et pensif semble comprendre la grandeur du désastre de son maître et vouloir s'y associer. Il s'arrête un moment, Napoléon plonge en avant son regard profond, à quoi pense-t-il? Qui le sait? A sa splendeur passée, à son malheur présent, au monde qui lui échappe, à sa gloire qui s'évanouit, à la France qu'il perd, à son fils qu'on lui arrache, à Dieu qui l'humilie? Admiron-le dans ce moment entouré de l'auréole du malheur et saluons-le, comme naguère dans sa gloire il saluait lui même de nobles vaincus «Honneur au courage malheureux!»

LÉON A. OLIVIER